

R

7

I. POUGATCH

CHARRY

VIE D'UNE
COMMUNAUTÉ
DE JEUNESSE



ÉDITIONS DU CHANT NOUVEAU

ms. S 144235

CHARRY

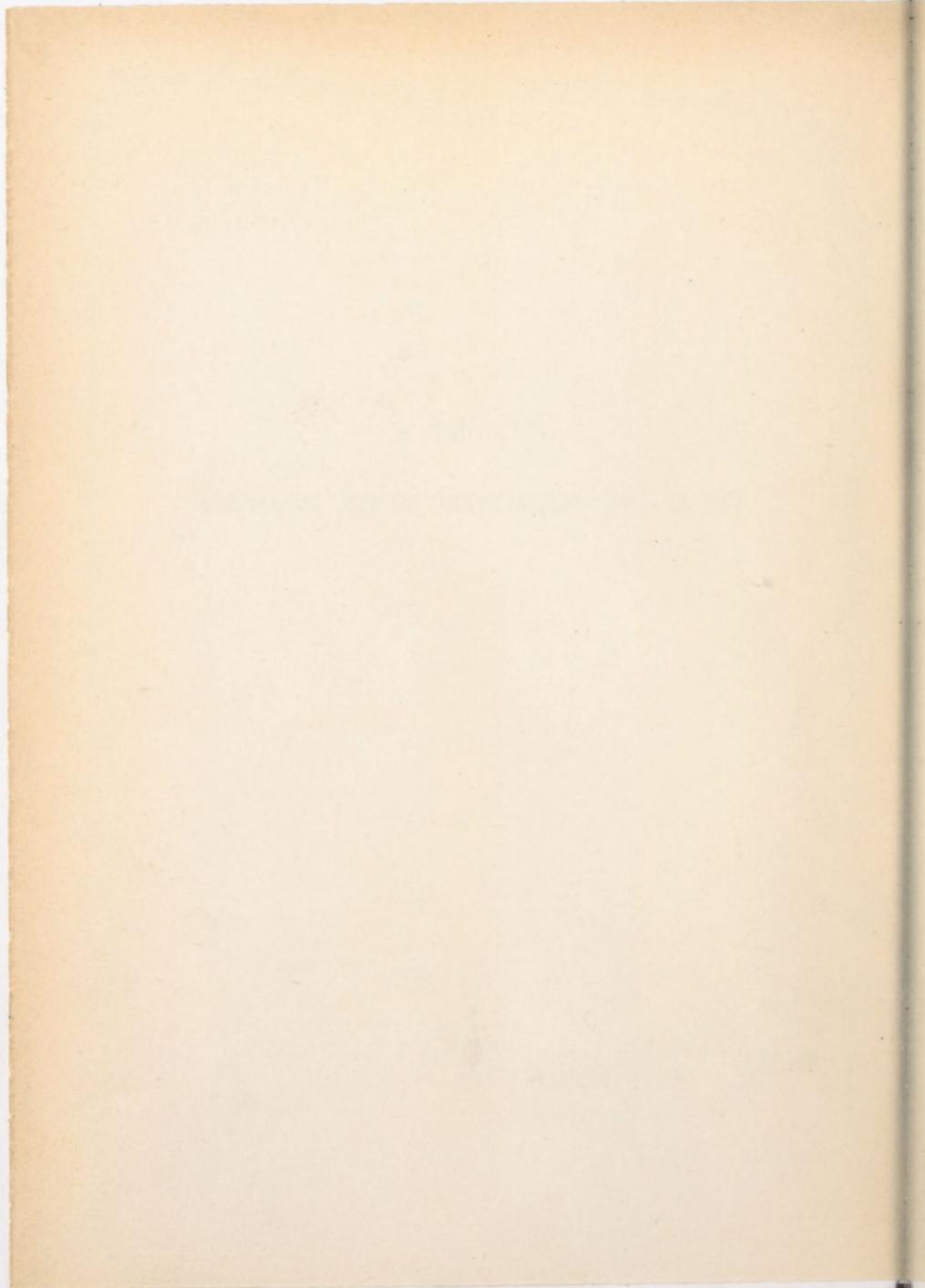
VIE D'UNE COMMUNAUTÉ DE JEUNESSE

2582

16° R

1496

DL 01235 31-1-67



I. POUGATCH

CHARRY

VIE D'UNE COMMUNAUTÉ
DE JEUNESSE

ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE
NEUCHÂTEL

ÉDITIONS DU CHANT NOUVEAU
27, AVENUE DE SÉGUR, PARIS (VII^e)



Copyright 1946
by les Éditions de la Baconnière à Boudry (Suisse)

INTRODUCTION

Nous sommes au Chantier rural de Charry, en « Zone libre », à cinquante kilomètres de Toulouse, en 1942.

Ce Chantier de jeunesse juive, que je dirige depuis la débâcle, sous l'égide des Éclaireurs israélites de France et de l'OSE (Organisation de Secours aux Enfants) ne comptait au début que dix défricheurs, garçons et filles. Il en comprend maintenant vingt-cinq, entre seize et vingt-trois ans. Nous avons défriché dix hectares de terre. A travers toutes les inexpériences, les difficultés, les heurts, les incompréhensions, qui nous entravent de l'extérieur et de l'intérieur, à travers tous les problèmes anciens et nouveaux qui surgissent chaque jour dans tous les domaines, notre ferme se développe et notre communauté prospère.

De jeunes camarades de chantiers ruraux similaires, juifs et non juifs, viennent souvent y passer un ou plusieurs jours. Ils apprécient, critiquent, s'initient.

Voici qu'arrive Jean, un habitué de Charry, un de ceux que nos gars aiment bien, parce qu'il ne vient jamais en visiteur, mais en copain. Dès qu'il arrive, il tombe sa veste et va labourer, piocher ou faner. Le soir, il s'assied près de moi et, de son débit rapide, si rapide que j'ai souvent peine à le saisir, il me submerge de questions pressantes, car il est parmi les responsables d'un nouveau groupe rural d'Éclaireurs israélites, constitué uniquement par des jeunes.

— Tu comprends, mon vieux, on s'installe, on travaille, c'est très bien, mais après ? Après le travail ? Tu te rends compte, on n'est

pas des bêtes. Le boulot, on s'en tire. Mais une fois la journée finie, on se regarde... On prend un livre, bon, mais on ne peut pas uniquement lire. Le jour de repos, on fait une réunion. Mais il faut y intéresser tout le monde, autrement la collectivité n'a pas de sens. C'est très joli de faire des conférences, mais si ça embête les autres, mieux vaut ne rien entreprendre ! Seulement, on ne peut pas non plus s'abrutir. Le labour, ça ne nous fait pas peur. Mais il faut quelque chose de plus. Il faut souder le groupe, sinon chacun s'en ira de son côté et ça ne tiendra pas longtemps. A Charry, on dirait que vous y êtes arrivés. Je me sens bien ici. Dis-moi comment vous avez fait ? Dis-moi comment faire, à ton avis.

Et je lui dis ce que je pense.

Et le lendemain je continue.

Et le surlendemain.

Après le départ de notre ami, les compagnons me déclarent : « Tout ce que tu viens de dire à Jean pourrait aussi servir à d'autres — il y a des quantités de nouveaux groupes ruraux qui se créent — pourquoi ne pas le fixer sur le papier ? »

Et voilà comment sont nées les pages qui suivent et que je soumetts au public en toute modestie. Je les ai écrites avec l'appui et la collaboration de mes jeunes camarades, entre la cueillette des petits pois et la coupe du bois qui étaient mes spécialités à Charry. Chapitre par chapitre, le soir, j'en ai donné lecture aux membres de l'équipe. Ils en discutaient chaque point et y apportaient des critiques, des suggestions, des compléments inespérés. Ce manuscrit, comme la vie entière de notre chantier, est en quelque sorte une œuvre collective.

Elle s'adresse à de jeunes apprentis-chefs, d'où son ton didactique dont je demande pardon à mes lecteurs. Il risque de les choquer comme il me choquerait peut-être moi-même si j'étais à leur place. Mais la nécessité l'exigeait. Je parlais, de vive voix ou par écrit, à des gars de vingt ans en chair et en os, assis devant moi, qui me faisaient part de

leurs difficultés quotidiennes et qui attendaient de moi non un récit romancé, non des théories abstraites, mais des indications pratiques, des règles de vie commune tirées de mon expérience. Aujourd'hui encore, ces chefs en herbe, connus et inconnus de nous, sont légion. A eux je m'adresse en pensée. Pour eux, j'estime que l'expérience du Chantier de Charry vaut d'être racontée. Et n'étant ni un romancier ni un théoricien, mais simplement un homme qui s'est découvert la vocation d'éducateur et qui l'a mise en pratique, je m'exprime comme je peux, comme je crois devoir le faire pour rendre ces pages aussi utiles que possible. Ce qui m'est dévolu, c'est de tirer, si l'on veut, la « morale » de notre vie commune, c'est de livrer au public mon propre travail journalier au sein de cette collectivité paysanne. Ce travail m'a passionné. Malgré les inévitables échecs qu'il comportait, il nous a donné satisfaction, et un de mes plus vifs désirs est de le recommencer.

Si le Chantier de Charry n'est plus — et pour cause — ceux, tous ceux qui le composaient, continuent à travailler à des postes de responsables, là où ils se trouvent, chacun de son côté. Il y en a qui sont actuellement moniteurs dans des Homes d'enfants réfugiés en Suisse — il y en a qui combattent dans l'armée française ressuscitée. Il y a les rescapés d'un groupe de francs-tireurs partisans fixé à Toulouse. (Sur les trente immigrants, juifs pour la plupart, qui constituaient ce groupe, on ne compte que trois survivants. Deux des nôtres, Émile et Krab, sont parmi les disparus...) Il y en a qui, sous les ordres de Robert Gamzon, Commissaire national des Éclaireurs israélites de France, servaient comme mitrailleurs dans l'« Organisation juive de combat » — mais tous, quels qu'ils soient, expriment le désir que l'expérience recommence avec les mêmes camarades, et si possible au même endroit: ce Charry que nous avons défriché, et dont nous espérons un jour faire une véritable École de cadres.

Obligé de me réfugier en Suisse, j'ai laissé ce manuscrit aux chantiers ruraux juifs de France dont il a fait le tour, comme aux temps

où l'imprimerie n'existait pas... Persécutés, traqués, nos jeunes cherchaient encore à se perfectionner.

Bien qu'elle se déroule dans un milieu juif, l'expérience du Chantier de Charry vaut, croyons-nous, pour tous ceux qui tentent cette grande entreprise qui s'appelle la vie commune. A eux je dédie ce livre.

Il ne me reste à leur demander qu'une seule chose: c'est de savoir que malgré mon ton didactique, je ne me confonds pas avec Dieu le Père... Et encore moins avec un de ses représentants attitrés !

CHAPITRE PREMIER

LA CRÉATION DU CHANTIER DE CHARRY

Juin 1940.

L'offensive, la débâcle, l'exode. Nous nous retrouvons, ma femme et moi, dans le Tarn-et-Garonne, à Moissac, au Centre d'enfants évacués créé par les Éclaireurs israélites de France.

Les anciens camarades se comptent. L'un est prisonnier en Allemagne, l'autre interné en Suisse; tel, sous le coup des événements, en proie à des troubles mentaux...

Mais il y a des rescapés. Un à un ils arrivent à Moissac, se retrouvent, se pressent comme des moutons, les uns contre les autres. Il y a là la plupart des anciens élèves de la ferme-école E. I. de Saumur, où j'ai fait un stage comme instructeur (pas agricole, bien sûr !) pendant la guerre. Ils reprennent leur vieux rêve du retour à la terre — retour que nous autres Juifs avons mis en pratique bien avant les appels du Maréchal Pétain !

Avec une obstination toute paysanne, ils me tannent du matin au soir :

— Poug, formons un groupe et allons habiter une ferme des environs.

— Mais, mes amis, nous n'avons pas d'argent, pas d'expérience, nous sommes en plein chaos, notre expérience est si mince, je n'ai pas la moindre notion du métier de paysan, je serai pour vous une charge plus qu'une aide, et la vie collective, qui

n'est déjà pas rose en temps de paix, risque de devenir un désastre !

« Et puis, je ne peux pas abandonner nos gosses de Moissac.

« Et puis j'ai une santé fragile.

« Et puis... »

Et puis, que je le veuille ou non, le groupe est constitué, et les gars sont à la recherche d'une ferme. Ils m'ont eu !... D'emblée, ils ont su mettre Juliette Pary de leur côté. Elle racontera un jour elle-même comment elle a été circonvenue, gagnée à la cause des jeunes camarades si tenaces, si affectueusement crampons.

C'est elle qui découvre le domaine dont le nom deviendra pour nous tous un symbole : Charry. Le château de Charry. Car c'est un véritable château. Tout au plus espérons-nous une ferme ! Une ferme délabrée à souhait, abandonnée depuis longtemps, au toit crevé, aux portes et fenêtres arrachées, au plancher incertain, aux rats nombreux et familiers... Voilà ce qui eût été naturel. Mais non ... nous avons un château ! Pour ce qui est des rats, il est vrai qu'il n'en manque pas. Que de fois des cris perçants (toujours une fille, naturellement...) nous ont fait accourir dans l'escalier obscur ; c'est que voulant saisir la rampe, ladite fille saisissait un rat qui, en compagnie de quelques congénères, faisait sa promenade nocturne...

Mais en dehors des rongeurs de tout poil, du manque d'électricité et d'eau courante et de quelques autres inconvénients majeurs, Charry est un vrai château, de style vaguement mauresque, avec une tourelle au milieu, des ailes de chaque côté, devant l'entrée quatre grands cèdres (qui remplacent avantageusement le paratonnerre, dit le propriétaire), tout autour un parc et quelques dépendances, en partie effondrées.

La première fois que nous visitons ce château, sis sur les coteaux de Viarose, à sept kilomètres de Moissac, nous en avons le vertige. La pente est forte, la broussaille épaisse. A droite du

chemin couvert de pierres et de mousse dégringole un bois — *notre* bois l'entouré de prairies humides. A gauche s'étend la friche — et quelle friche ! Cinquante-neuf hectares de terre abandonnée depuis un quart de siècle. Des ronces à perte de vue, des touffes de fougères, une brousse noire, des creux, des bosses à chaque pas. « Et c'est ça que vous voulez défricher ? A la bonne vôtre ! » nous susurre ironiquement l'expert agricole que nous avons emmené. Nous en avons froid dans le dos, mais nous continuons à grimper, espérant quelque miracle qui rende quand même ce domaine acceptable. Soufflant, peinant, nous finissons par arriver au sommet du coteau. Et c'est là que nous trouvons le miracle attendu, en l'espèce le château — tel est du moins l'avis de notre équipe féminine. « Cette boîte de briques rouges vous ensorcelle ! » nous crie l'agronome, furieux. C'est vrai, c'est mille fois vrai, mais je sens que nous n'y renoncerons pas ! Tous les arguments des vrais et faux experts viennent mourir au pied de cette bâtisse qui nous ouvre ses portes pour la première fois. Le propriétaire pousse les volets des vastes pièces qui donnent chacune sur un paysage différent. Elles nous apparaissent familières comme si nous en avions rêvé ou y avions déjà vécu autrefois. Voici la cuisine avec ses deux grandes fenêtres et sa porte vitrée, haute comme une chapelle. Son âtre rustique et béant, son armoire monumentale, sa grande table ovale, semblent faits sur mesure pour notre communauté. Dans la grande salle l'air frais entre par trois baies. Les murs sont tapissés d'ocre. Une vaste glace trône au-dessus de la cheminée. De vieux portraits de famille nous regardent, étonnés. Une bibliothèque hétéroclite et poussiéreuse a honte de prendre tant de place pour si peu de chose. Le blason suspendu au-dessus de la porte d'entrée, semble suffoqué par cette subite invasion de lumière, d'air et de gens...

Nous n'osons nous regarder ! C'est la salle commune rêvée. Nous la voyons déjà déchargée des portraits, du blason et des vieux catalogues. Nous voyons déjà la cheminée se remettant

à flamber et nous qui nous chauffons devant elle en chantant. Le château de Charry nous a ensorcelés.

Intérieurement, notre décision est prise.

De la tourelle, on voit toute la région. On domine les cèdres, on découvre les Pyrénées, on surveille les dépendances, et derrière elles, tous les coteaux de Charry qui dévalent vers une prairie ceinturant le domaine de vert tendre.

Le retour à Moissac est un vrai vaudeville. Deux groupes se forment, étanches, irréconciliables. Les uns sont émus, les autres furieux. Notre équipe suppute tout ce qu'elle fera à Charry. Les opposants, l'expert agronome en tête, énumèrent tous les inconvénients.

— Tu vois, Poug, modulent nos gars, ici nous mettrons des pommes de terre, là des salades. Voilà un terrain magnifique pour le blé. Regarde donc cette prairie, n'est-elle pas formidable ?

Ils la broutent des yeux, cette prairie !

— Ce qui me plaît ici, ajoute Léon en prenant un air détaché, c'est qu'on peut y faire du vrai, du grand labour avec une ou deux ou même trois paires de bœufs.

Puis, oubliant son détachement :

— Tu te rends compte, avoir des bœufs ... des *bœufs* ! et labourer toute la journée !

Labourer !... Le rêve de nos gars. Ce qui est l'ordinaire pour chaque fils de paysan, représente l'idéal de ces jeunes Juifs décidés à reconquérir la terre. Alors que les filles, éblouies par le château, en imaginent l'aménagement futur, les gars, eux, sont amoureux de la terre de Charry. Plus elle est dure, bosselée, argileuse, plus elle leur fait envie. Défricher ! Être défricheurs ! Transformer cette friche en champ de blé ! Ils auraient eu l'occasion de louer un terrain beaucoup plus petit avec arbres fruitiers et jardin potager tout travaillé. C'eût été plus facile et plus productif aussi. Mais non ! C'est la grande culture qui les tente.

Sur la route, à trois kilomètres du domaine, on se retourne :

la silhouette au sommet du coteau nous salue de loin, déjà familière et sûre de nous...

— Au revoir ! lui lançons-nous.

Et la guerre commence. La guerre pour le domaine en friche, là-haut, pour la bâtisse rouge avec sa tourelle ensorceleuse. La guerre pour Charry !

Le vieil agronome expérimenté, polyglotte et sec, est assailli de questions suppliantes par nos jeunes :

— Non, non, non ! répond-il sans ménagements.

On croit qu'il n'a pas compris l'interrogation en français. Aussi un autre jeune osé-t-il s'approcher et pose-t-il les mêmes questions en allemand :

— Nein, nein, nein !

Un troisième essaye de le prendre par le sentiment. L'agronome étant polonais, il le supplie en sa langue maternelle. Peine perdue :

— Niè, niè, niè ! coupe-t-il définitivement.

Le groupe des furieux triomphe :

— Ah ! Ah ! Vous vouliez un expert ! Eh bien ! le voilà. C'est non !

Mais nos jeunes tiennent bon.

— Ce sera dur ! Nous le savons. Et nous ferons comme les pionniers en Palestine. A eux aussi on faisait des prédictions sinistres. Eux non plus n'avaient ni lumière ni eau, mais du sable et la malaria. Pourtant ils ont vaincu... Nous vaincrons aussi !

Voyant qu'ils n'arrivent pas à faire entendre raison aux jeunes, les gens raisonnables s'en prennent à moi :

— Tu es leur aîné ; ne vois-tu pas que ce serait une folie ?

Tu ne peux pas laisser les jeunes se bercer de telles illusions !

Mais eux ripostent :

— Nous connaissons le travail de la terre, nous l'aimons. Si nous avons tenu chez des paysans où nous travaillions comme des brutes, d'autant plus tiendrons-nous dans notre commu-

nauté. Même si nous devons travailler à la bêche, nous tirerons quelque chose de Charry !

Charles, que nous avons nommé gérant — car il est majeur et Français — me conjure :

— N'aie crainte, Poug. N'écoute pas les vieux, ils sont trop timorés.

Les vieux renchérissent :

— Poug, les gars ne savent pas à quoi ils s'exposent, mais toi, ton devoir est de les empêcher de se casser les reins !

— Aie confiance en nous, Poug !... Nous défricherons !

Léon, le plus expert en matière d'agriculture, libéré, comme Charles, du Chantier de jeunesse, me rappelle vingt fois, cent fois, la promesse que je leur ai faite autrefois de diriger leur communauté. Je ne peux pas faire un pas sans le rencontrer, lui avec son regard à la fois suppliant et plein de reproche. De grand matin, il est déjà dans ma chambre, assis sur mon lit, et commence tendrement à me lanciner : « Poug, il faut prendre Charry ! On sera si heureux ensemble !... »

A notre tour, nous mobilisons des experts. Un vieux vigneron de la région, après avoir longuement regardé notre équipe, déclare :

— Si j'avais six fils comme vous, je prendrais Charry !

Et il ajoute :

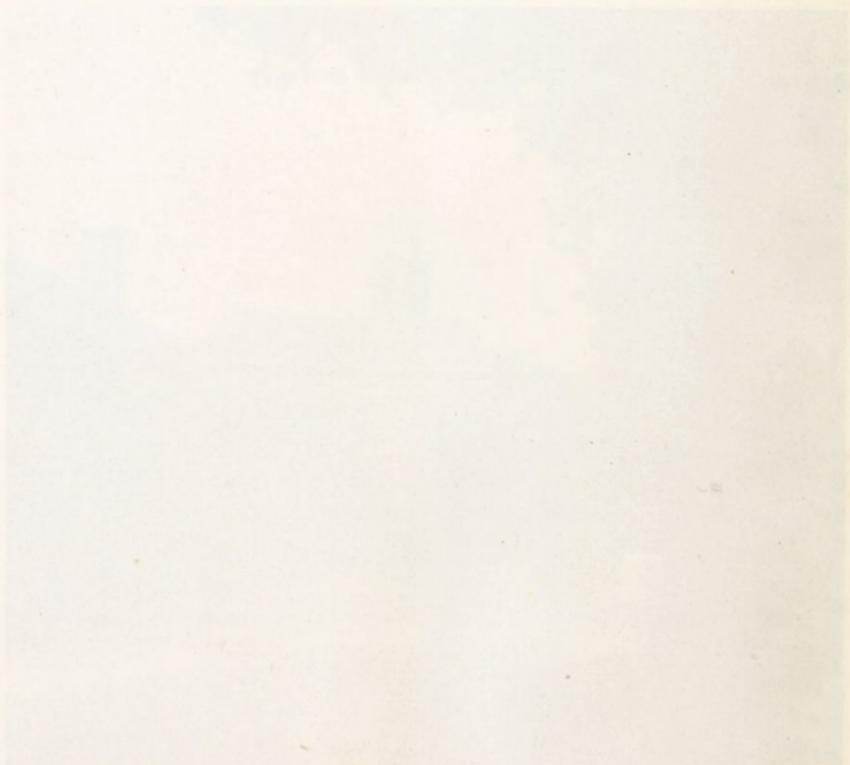
— Pour réussir, faut deux choses : du courage et du fumier. Du fumier et du courage. Par exemple, faudra pas dormir jusqu'à des six heures du matin !

Robert Gamzon, le Commissaire national des E. I., créateur des chantiers ruraux de Saumur, Lautrec et de maints autres, continue d'argumenter, nous traite de romantiques, mais il est déjà vaincu lui-même par le magnifique entêtement de nos gars.

Je suis perplexe : si vraiment c'était une aventure dangereuse ? Si nos gars y laissaient leur peau ?

Nous ouvrons, ma femme et moi, notre petit psautier familial et tombons sur les versets du Psaume 65 :





Tu visites la terre et tu lui donnes l'abondance; tu la combles de richesses; le ruisseau de Dieu est plein d'eau; tu prépares le blé quand tu la fertilises ainsi.

En arrosant ses sillons, en aplanissant ses mottes, tu la détrempe par des pluies, tu bénis son germe.

Tu couronnes l'année de tes biens, et tes pas versent l'abondance.

Les plaines du désert sont abreuvées, et les collines sont ceintes d'allégresse.

Les pâturages se couvrent de brebis, et les vallées se revêtent de froment. Les cris de joie et les chants retentissent.

Bon, voilà que le Père Éternel est pour Charry, lui aussi... Cette fois, l'affaire est dans le sac !

Les pourparlers durent des semaines... Le propriétaire nous presse, car l'État réquisitionne les domaines en friche... Nos jeunes passent de l'allégresse au désespoir... Enfin, le salut nous vient de trois côtés : la directrice du Centre d'enfants de Moissac, optimiste et secourable, nous fournit les fonds d'installation : 10 000 francs. Ma belle-sœur, secrétaire d'un Comité de secours, pessimiste mais généreuse, obtient, tout en maugréant, le loyer du premier trimestre. Gamzon, rébarbatif et paternel, nous procure dix francs par jour et par personne pour la nourriture et nous place sous l'égide du Mouvement E. I.

On nous met à l'épreuve pour trois mois, et on nous prédit la faillite. Nos gars poussent des cris de triomphe. Embrassades ! Jubilation ! Le contrat est signé. Charry est à nous !

Léon accourt, frétilant : voici notre premier achat. Et il exhibe amoureusement une corde que nous touchons avec respect, à tour de rôle. Elle doit servir de guides pour nos futurs bœufs.

Puis viennent les bêches, les premières bêches. Dès qu'ils les ont en mains, les gars grimpent là-haut et se mettent au travail, avant même que nous ayons emménagé.

Heureusement qu'une haie sépare le parc du reste, car com-

mencer à défricher un domaine de cinquante-neuf hectares avec six bêches, est quelque peu ridicule...

Et voilà nos gars au travail. Ardemment, systématiquement, silencieusement, ils bêchent.

Ce début de mars 1941 est enchanteur. Le domaine, *notre* domaine l'étend devant nous. Un ruisseau l'entoure, enjambé par un vieux pont moussu. C'est classique, légendaire et familier. Je me surprends à considérer les champs environnants avec des yeux tout neufs : des yeux de paysan. « Qu'est-ce qui se fait chez les voisins ? Qu'allons-nous planter chez nous ? » Au détour du chemin, j'aperçois un petit pré presque plat. Autrefois, je me serais dit : « Tiens, voilà qui ferait un joli terrain de foot-ball. » Ce matin, je pense : « Qu'est-ce que nous allons y semer ? »

J'écoute le bruit sourd et régulier de la terre qu'on défonce. Les nôtres m'offrent l'image que j'espérais, qu'ils m'avaient véhémentement promise. Torse nu, courbés sur leurs bêches, ils retournent la terre. Un bon morceau est déjà noir.

— Alors, quoi, ce ne sont pas des bobards, le retour à la terre de notre peuple, les pionniers juifs, l'ardente jeunesse qui transforme le désert en jardin ?...

Dehors, les mottes de terre s'alignent toujours plus nombreuses. Dans les pièces du château, les arrosoirs, les marmites, et mille objets hétéroclites s'accumulent.

Finalement, le 11 mars, un camion enfourne les lits, draps et couvertures fournis par la Mairie de Moissac, y ajoute les filles, et en route pour Charry !

Quand l'équipe féminine descend du véhicule, elle est accueillie par un monsieur digne et sévère qui lui demande ce qu'elle vient faire dans ce domaine.

— Nous emménageons.

— Emménager ! Mais le domaine va être réquisitionné. Il y a trop longtemps qu'il reste en friche. L'État fera le nécessaire.

— C'est que nous avons déjà commencé à défricher. Venez voir.

Et triomphalement, on entraîne le fonctionnaire vers le carré fraîchement retourné dans l'enceinte du parc.

— Ce n'est qu'un commencement. Si vous revenez dans quelque temps, vous ne reconnaîtrez plus le domaine.

— Mais ça change toute la situation ! Vous êtes donc un groupe de jeunes qui mettez le terrain en valeur. Bon ! Continuez ! Si vous avez besoin d'un coup de main, pensez à moi...

Ah ! Le brave homme. Nos filles l'auraient embrassé. On croyait retrouver la France, la vraie, celle du sourire, du bon sens, de la chaude humanité. Celle qu'on aime !...

La maisonnée s'anime de haut en bas. Va-et-vient, chants, rangements.

Je reçois une leçon inoubliable. D'instinct, d'enthousiasme, nos jeunes s'organisent. Chacun va à son travail, chacun contribue à l'œuvre de tous. Plus tard, quand les charges augmenteront, il faudra réorganiser, rajuster. Mais dès le premier instant, tels des abeilles, ils s'envolent dans tous les sens et reviennent à la ruche, la tâche accomplie.

Autre leçon : la mise en commun des vêtements et objets pouvant être utiles aux uns et aux autres. Et cela sans la moindre théorie. Il n'est pas question de : « Ça c'est à moi et ça c'est à toi » ou « Tu en as plus que moi ! »

S'ils continuent ainsi, je n'aurai plus à les éduquer. Ce sera le chômage perpétuel !...

Nous continuons à bêcher tout ce premier mois, dans le parc même, à proximité de la maison. C'est pourtant le grand labour qui tente nos gars. De temps à autre, ils s'en vont embrasser d'un coup d'œil les vastes coteaux qui paraissent tout étonnés qu'on les abandonne. Nostalgiquement, ils découvrent au loin des charrues qui avancent, des vaches ou des moutons qui broutent... Et ils retournent à la bêche avec le regret de ne pouvoir faire davantage et mieux.

Finalement, le non-sens de ces cinquante-neuf hectares qui

PRINTED IN SWITZERLAND

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

